

Chroniques
de
San Francisco

Du même auteur

AUX ÉDITIONS PASSAGE DU MARAIS & 10/18

Chroniques de San Francisco :
Chroniques de San Francisco
Nouvelles Chroniques de San Francisco
Autres Chroniques de San Francisco
Babycakes
D'un bord à l'autre
Bye-bye Barbary Lane

Maybe the Moon

AUX ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Une voix dans la nuit, 2001
Points n° 959

Chroniques de San Francisco,
tomes 1 et 2 (épisodes 1 à 6), 2006

Michael Tolliver est vivant (épisode 7), 2008
Points n° 2132

Mary Ann en automne (épisode 8), 2011
Points n° 2829

Anna Madrigal (épisode 9), 2015
Points n° 4345

ARMISTEAD MAUPIN

Chroniques
de
San Francisco

tome 3

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2-8236-1347-6

© Armistead Maupin

© Éditions de l'Olivier
pour les éditions en langue française, 2008, 2011, 2015.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SEPTIÈME ÉPISODE

Michael Tolliver est vivant

*À Christopher Turner,
mon mari chéri*

Le texte comporte de nombreuses références à la culture
américaine que nous avons choisi de conserver en anglais.
Un glossaire est disponible à la page 277.

L'édition originale de cet ouvrage est parue chez Harper Collins en 2007,
sous le titre : *Michael Tolliver lives*.

Traduction de l'anglais (États-Unis) par Michèle Albaret-Maatsch

*« Vous êtes vieux, Père William, dit le jeune homme,
Et vos rares cheveux sont devenus très blancs ;
Sur la tête, pourtant, vous restez planté comme un poirier
– Est-ce bien raisonnable, vraiment ? »*

LEWIS CARROLL

*« Des gens comme toi et moi... on sera de vieux libertins
de cinquante balais dans un monde bourré de calvinistes
de vingt ans. »*

BRIAN HAWKINS À MICHAEL TOLLIVER, 1976

Confédération de survivants

Il n'y a pas longtemps, sur Castro Street, un inconnu vêtu d'une parka Giants m'a lancé un regard éloquent quand on s'est croisés devant la quincaillerie Cliff's Hardware. Il avait à peu près mon âge, je crois, c'est-à-dire la cinquantaine, mais pas tellement plus – lui aussi, il n'était pas mal, dans un style Bruce Willis au saut du lit –, et j'ai donc attendu avant de me retourner pour voir s'il me materait encore une fois. Il connaissait la règle du jeu aussi bien que moi et a réagi pile poil.

– Hé, s'est-il écrié, on te croyait mort.

Je lui ai balancé un sourire sarcastique.

– On ne m'a pas répercuté l'info.

Il est revenu sur ses pas, cramoisi.

– Désolé, je voulais juste dire... ça fait vraiment un bail et... des fois, on en conclut que... tu comprends...

Un peu que je comprenais. Ici, dans notre cher gaytto, tu ne peux pas faire trois pas sans tomber sur la silhouette étonnamment familière de quelqu'un que tu pensais mort et enterré depuis belle lurette. Ayant perdu la trace du quelqu'un en question en des jours plus sombres, tu as pratiquement rédigé son oraison funèbre et dispersé ses cendres en mer quand voilà qu'il déboule au rayon des articles ménagers de chez Cala Foods et te raconte que ça fait dix ans qu'il fait pousser des roses à Petaluma. Vu que je suis souvent confronté à ces drôles de petites résurrections de supermarché, je me suis dit que ça pouvait facilement arriver à quelqu'un d'autre.

Mais c'était qui, bon sang ?

– Tu as l'air en forme, m'a-t-il lancé aimablement.

– Merci. Toi aussi.

Son visage était aussi creusé que le mien – l'effet des médicaments, classique. La même tête ravagée de *Cigar-store Indian*¹.

– Tu es bien Mike Tolliver, non ?

– Michael. Oui. Mais je ne vois pas trop...

– Oh, désolé, s'est-il écrié en me tendant la main. Ed Lyons. On s'est rencontrés chez Joe Dimitri après les deuxièmes Gay Games.

Ça ne m'éclairait pas davantage et il a dû s'en apercevoir.

– Tu sais, a-t-il insisté, plein de bonne volonté. La grande baraque en haut de Collingwood ?

Toujours rien.

– La branlette party ?

– Ah.

– On est allés chez moi après.

1. Les mots suivis d'une étoile renvoient à une note explicative en fin d'ouvrage. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

– Sur Potrero Hill !

– Tu te rappelles !

Ce que je me rappelais – le seul truc que je me rappelais dix-neuf ans plus tard –, c'était son outil. Je me rappelais que sa hampe d'une taille inférieure à la moyenne était largement compensée par sa circonférence. C'était un des plus épais que j'avais jamais vus, doté d'un gland dont la largeur rivalisait avec la massue d'un Cro-Magnon. Me le rappeler, lui, était nettement plus coton. Dix-neuf ans, c'est beaucoup trop pour se rappeler une bobine.

– On a pris notre pied, ai-je lancé en espérant qu'un sourire sympa et suggestif compenserait ma mémoire phallogcentrique.

– Tu étais dans les plantes, non ?

– Je le suis toujours, ai-je répondu en lui montrant mes cuticules noirâtres. À l'époque, j'avais une pépinière, mais aujourd'hui je me consacre au jardinage.

Apparemment ça l'a excité, parce qu'il s'est mis à tirer sur les bretelles de ma salopette en lâchant un « Ouah » guttural. S'il avait envie d'une partie de jambes en l'air, moi, non. Le boulot de col vert qui l'émoustillait tant m'avait laissé de vilaines douleurs dans les rotateurs des épaules et, en plus, j'avais des podocarpus à tailler dans Glen Park. Pour être franc, les seules choses dont j'avais envie, c'était d'une soirée peinarde avec Ben, d'un bain chaud et d'un cheeseburger au bacon – saignant le steak – de chez Burgermeister.

Curieusement, il a paru le deviner.

– Tu es marié en ce moment ?

– Oui... oui, oui.

– Marié marié ou juste... maqué ?

– Tu veux savoir... si on est passés devant monsieur le maire ?

– Oui.

Je lui ai dit que oui.

– Ça a dû être sensationnel.

– Oui, il y a eu vachement de monde, enfin... tu vois... très cool.

Je n'étais pas particulièrement loquace, mais j'avais raconté cette histoire un peu trop souvent à mon goût et n'avais réussi que très rarement à retranscrire la magie rare de cette journée où des flopees de rêves distincts s'étaient matérialisés sous la haute coupole d'un palais doré tout droit sorti de *La Belle et la Bête*. Pour comprendre, il fallait avoir vu cette longue file de gens d'âge moyen, debout sous la pluie et, pour certains, accompagnés d'enfants, qui attendaient d'officialiser une réalité vieille de plusieurs années déjà. Et le maire lui-même, si jeune, si beau et si... séduisant qu'il ressemblait étonnamment au marié planté au sommet de la pièce montée.

– Bon, a déclaré Ed Lyons qui, maintenant que j'avais mis un nom sur la queue, n'était plus un inconnu, je descends acheter des bagels. Et toi ?

Je lui ai répondu que j'allais récupérer mon pick-up.

– Ouah ! s'est-il exclamé déjà en transe à la seule mention de mon véhicule.

J'ai dû rouler des yeux un peu effarés.

– Quoi ?

– Il n'a rien de viril, mon pick-up !

Il s'est marré avant de s'éloigner au pas de charge. En regardant ses larges épaules fendre le flot de piétons, je me suis demandé si son job – quel qu'il soit – me paraîtrait aussi sexy que le mien l'était pour lui. *Oh, oui, mon pote, c'est ça, pousse-moi à le vouloir, pousse-moi à l'acheter ce deux pièces ! Ce truc de chez Century 21, ça m'excite trop, bordel !*

J'ai mis le cap sur mon pick-up (un Tacoma bleu ciel, si vous voulez des précisions), vibrant de cette sorte d'euphorie bien à moi qui me submerge à certains moments. Après trente ans dans la cité, c'était chouette de pouvoir se dire que j'étais toujours heureux d'être là et toujours heureux d'appartenir à cette super

confédération de survivants qui fait que des mecs se rencontrent devant la quincaillerie et discutent d'amour, de mort et de branlette party comme s'ils parlaient de la pluie et du beau temps.

Ça m'aide d'avoir Ben, je le sais. Du temps où j'étais encore seul, il y a de cela quelques années, la ville avait perdu beaucoup de son charme à mes yeux. Tous ces e-entrepreneurs impériaux dans leurs SUV et leurs Hummer qui descendaient Noe Street à fond la caisse, carrés au milieu de la chaussée, comme s'ils se lançaient à l'assaut d'un pays du Tiers Monde ! Et, au Badlands, ces folles fraîchement lâchées sur le marché et entortillées dans la fumée de clopes et leurs grands airs, apparemment convaincues que l'activisme consistait à s'abonner à *Out* et à ne pas rater une seule soirée *Queer as Folk* ! Sans parler des embouteillages, des maîtres d'hôtels aimables comme des portes de prison et des pédés de province qui, débarqués au Castro avec leurs peurs assorties, tentaient de refouler les gens qui n'en étaient pas. Je m'en rappelle un en particulier qui, pétition à la main, m'avait coincé sur le trottoir pour m'avertir que les autorités envisageaient un nouvel arrêt pour le tramway F – celui qui montait de Fisherman's Wharf avec ses touristes hétéros –, à l'intersection de Market Street et de Castro Street.

« Ils ne peuvent pas faire ça, beuglait-il. C'est le centre de notre spiritualité ! »

On causait devant une vitrine remplie de godes en kit et de savons en forme de bites avec cordelette. Je lui avais répondu que ma spiritualité s'en remettrait.

Les e-entrepreneurs en ont rabattu, bien sûr, mais dans l'immobilier les prix continuent à flamber allégrement sans qu'on ait l'impression que ça s'arrêtera un jour. Je suis content d'avoir sauté le pas il y a dix-sept ans, quand un pépiniériste et un défenseur – sans visées lucratives – du patrimoine architectural pouvaient encore acheter en plein centre-ville. À l'époque, l'endroit

ne m'avait pas semblé particulièrement intéressant, j'y avais juste vu un premier logement exigeant pas mal de travaux. Mais une fois qu'on l'a eu dépouillé de ses vilains bardeaux en amiante verte, Thack, mon partenaire, et moi, on a découvert sa structure historique. Notre petite baraque abritait en réalité trois « refuges » datant du tremblement de terre de 1906 : ces bicoques provisoires destinées à accueillir les victimes avaient d'abord été installées dans des parcs et des jardins, avant d'être déplacées à l'aide de fardiers afin de servir de logements définitifs. Ce n'étaient jamais que de grossières boîtes montées à la six-quatre-deux et qui ne ressemblaient à rien mais, nous, on a mis à nu une partie des revêtements intérieurs en bois et on a pris notre pied à raconter à nos visiteurs les origines catastrophiques et hautes en couleur de notre maison. Quoi de plus à propos ? Nous aussi, on était dans la catastrophe jusqu'au cou – la dernière calamité majeure du siècle – et on se préparait au pire.

Pourtant, je ne suis pas mort. Les nouveaux cocktails de médicaments ont fait leur apparition, j'ai remonté la pente et Thack a réussi à trouver le courage de me dire qu'il voulait se tirer. En 1995, quand il est parti à Chicago, je suis devenu le seul et unique propriétaire des lieux. Au début, c'était un vrai tombeau, grouillant de fantômes, mais je les ai exorcisés à coups de peinture, de tissus et de meubles. Au cours des huit années qui ont suivi, j'ai fini par comprendre, tranquillement et presque à mon insu, qu'il était possible de vivre seul ; de s'entourer d'amis et d'inconnus sympas même si, la nuit, vous n'aviez personne pour dormir à vos côtés ; de s'occuper de son jardin, de cuisiner son frichti et d'éprouver, face à son autonomie, un plaisir sans surprise.

En d'autres termes, j'étais prêt pour Ben.

Je l'ai rencontré sur le Net. Enfin, pas exactement ; pour être plus précis, je l'ai vu sur le Net et je l'ai rencontré dans North

Beach. Mais je n'aurais jamais deviné à qui j'avais affaire ou plutôt ce qu'il cherchait si mon ami Barney n'avait pas paradé sur un site Web destiné à des gays d'âge mûr. Barney a quarante-huit ans, il est courtier en prêts hypothécaires et du genre culturiste avec des heures de vol. Et puis, il est un poil vaniteux. Le jour où il m'a arrêté sur Market Street pour m'expliquer que son gros cul en marbre blanc était désormais disponible sur World Wide Wankers pour seulement 21,95 \$ par mois, carte de crédit ou chèque de banque en ligne, il ne se sentait pratiquement plus pisser.

Il fut un temps où ça m'aurait paru sordide, mais allez savoir pourquoi Internet a persuadé la moitié de la population mondiale de se foutre à poil pour la plus grande joie de l'autre moitié. Barney est un mec très sexy, mais j'ai eu un vague haut-le-cœur en découvrant ses photos. C'est peut-être parce que je le connais depuis trop longtemps, quoi qu'il en soit, ces clichés avaient quelque chose d'incestueux et de dérangeant, comme si tu matais tante Gladys en train d'exhiber ses loches devant les troupes.

Toujours est-il qu'il y avait des petites annonces sur le site, aussi, dès que j'ai eu fui les œillades du sphincter à Barney, j'ai jeté un coup d'œil sur les types en quête de Sexe, d'Amitié ou de Relations Durables. Il y en avait des flopées – de gars de mon âge, je veux dire, ou plus vieux –, des zigues lambda originaires de Lodi ou de Tulsa, souriant bravement à côté de leur bagnole vintage ou tirés à quatre épingles pour un quelconque événement. La plupart offraient des gros plans distincts de leur érection, artistement pris en contre-plongée de façon à permettre aux curieux peu convaincus de passer la neige sur le toit pour accéder aux feux toujours ardents de la chaudière.

N'empêche, j'ai été surpris par le nombre de jeunes, des mecs d'une vingtaine ou d'une trentaine d'années, cherchant expressément des partenaires de plus de quarante-cinq balais.

Celui qui a attiré et retenu mon attention – BoMecClean – avait des cheveux blond roux coupés en brosse et des yeux noirs et brillants. Son vrai nom n'était pas mentionné, mais son profil indiquait qu'il avait trente-trois ans, des talents variés et qu'il habitait la baie de San Francisco. En appui contre une tête de lit et le drap – blanc – baissé jusqu'aux premiers soupçons de poils pubiens, il affichait un sourire langoureux. Pour des raisons qui m'échappent encore, il m'est apparu comme un homme bien, sensible et d'une virilité sans façon, quelque un d'un autre siècle, capturé sur daguerréotype.

Alors, comment ça marchait, ce truc ? Fallait-il que je fournisse un profil ou est-ce que je lui envoyais directement un e-mail ? Il allait me réclamer une photo, non ? Faudrait-il que je me foute à poil ? À mon sens, les jeunes peuvent préserver un peu de mystère, mais les vieux ont intérêt à montrer le matériel. Ce qui, bien entendu, est plus facile à dire qu'à faire. Naturellement, la queue idoine fera oublier le cul qui tombe et il y en a qu'un bon gros bide branche un max ; mais qui s'intéresse à ce no man's land entre les deux, cet embarrassant bas-ventre à la peau fripée ?

Et si je posais en tenue de travail crassepouille, avec juste la bite à l'air ? (J'avais toujours la possibilité de me baptiser SYMPA&CRACRA.) Mais qui prendrait la photo ? En toute logique, Barney s'imposait, mais subitement je l'ai imaginé en train de diriger mes débuts et ça m'a rebuté. Et puis, pourquoi me monter le bourrichon ? BoMecClean recevait probablement des centaines de propositions par semaine. Mieux valait m'en tenir, une fois par mois, à ma soirée au Steamworks où on avait la marchandise à portée de main et où le refus, quand refus il y avait, était net et sans bavure.

Et j'en suis resté là, sinon que j'ai imprimé la page Web du gars en question et que je l'ai accrochée dans mon abri de jardin.

Pendant une éternité, les bords de plus en plus roulés, elle m'a rappelé une campagne qui n'aurait jamais lieu avec ce beau mec sexy. Et peut-être que je ne l'aurais pas rencontré si mon amie Anna Madrigal ne m'avait invité à dîner au Caffè Sport.

Le Caffè Sport est situé sur Green Street, dans North Beach, à l'autre bout de la ville, c'est une caverne sicilienne au décor voyant où on vous sert des montagnes de fruits de mer et de pâtes dégoulinantes de crème et de beurre. Il y avait plus de trente ans qu'Anna fréquentait les lieux et elle utilisait souvent le charme rustique de l'endroit pour m'arracher à mon nid confortable dans le Castro. À quatre-vingts ans bien sonnés, elle estimait que je devenais trop casanier. J'avais besoin d'un peu de peps, avait-elle déclaré, et s'il y avait une femme susceptible de me l'apporter, c'était elle.

On était donc là, noyés sous les couleurs et les arômes, lorsque l'impossible s'est produit. Anna ajustait son turban et consultait le miroir dans mon dos tout en bataillant avec des mèches de cheveux chenus, mais, allez savoir comment, elle a quand même remarqué l'expression de mon visage.

- Qu'est-ce qu'il y a, chéri ?
- Je ne sais pas trop.
- Tu dois bien avoir une idée.

Un groupe de clients qui avait terminé de dîner et migrait vers la porte m'avait bloqué la vue.

- Je crois que j'ai aperçu quelqu'un.
- Quelqu'un que tu connais ?
- Non..., pas vraiment.
- Mmm..., quelqu'un que tu aimerais connaître.

Elle m'a chassé de sa large main gantée.

- Alors, vas-y. Rattrape-le.
- Je ne sais pas...

– Mais si. Dépêche-toi, bon sang. Je t’attends avec mon verre de vin.

Je me suis donc levé d’un bond pour me faufiler tant bien que mal à travers la foule compacte. Quand j’ai fini par atteindre la porte, il n’était plus nulle part. J’ai jeté un coup d’œil sur la droite, vers les néons de Columbus Avenue dilués dans le brouillard, puis sur la gauche, vers Grant Avenue. Presque arrivé au croisement suivant, il pressait le pas. Je n’avais pas le choix, sinon me ridiculiser.

– Excuse-moi, ai-je braillé en m’élançant à sa poursuite.

Zéro réaction. Il n’a même pas ralenti.

– Excuse-moi ! La veste bleue !

Il s’est arrêté, puis s’est retourné.

– Oui ?

– Désolé, mais... j’étais au restaurant et...

– Oh, merde.

D’un geste automatique, il a tâté sa poche arrière.

– J’ai oublié mon portefeuille ?

– Non, ai-je répliqué. Juste moi.

J’avais espéré que ce serait une chouette entrée en matière, mais ma blague s’est soldée par un râteau de première et le gars, perplexe, m’a regardé en battant furieusement des paupières.

– Je crois que je t’ai vu sur un site Web, lui ai-je expliqué.

Rebattement de paupières.

– BoMecClean ?

Il a fini par sourire. Il avait les deux dents de devant écartées, ce qui soulignait son charme et ne faisait que renforcer son côté bandant à la Norman Rockwell.

– J’aurais pu t’envoyer mon profil, ai-je ajouté. Mais j’ai pensé que ce serait plus simple de te courir après dans la rue.

Il a éclaté de rire et m’a tendu la main.

– Ben McKenna.

– Michael Tolliver.

– Je t’ai vu à l’intérieur avec une dame âgée, a-t-il ajouté en retenant ma main un peu plus longtemps que nécessaire. C’était ta mère ?

J’ai pouffé de rire. Voilà qui allait plaire à Anna.

– Pas vraiment.

– Elle a l’air intéressante.

– Elle l’est, tu peux me croire.

Comme on s’éloignait rapidement du sujet, j’ai décidé de prendre le taureau par les cornes.

– D’ailleurs, il faut que je la raccompagne. Tu me donnerais ton numéro de téléphone ? Sinon je peux te passer le mien.

Il a eu l’air presque surpris.

– Comme tu veux, a-t-il répondu en haussant les épaules.

On est repartis chercher un papier et un crayon au restaurant. Pendant que Ben gribouillait à côté de la caisse enregistreuse, j’ai jeté un regard vers la salle et noté qu’Anna suivait cette transaction de l’air supérieur de celle qui a réussi son coup. Et j’ai compris que je n’étais pas au bout de mes peines ; une histoire aussi savoureuse pouvait la faire marrer pendant quelques paires de semaines.

– Ça par exemple, m’a-t-elle lancé dès que je l’ai eu retrouvée. J’espère que tu t’es assuré qu’il était majeur.

– Il a trente-trois ans. Pas la peine de me chambrer !

– Tu lui as demandé son âge ?

– Je l’ai vu en ligne.

– On n’arrête pas le progrès, a-t-elle déclamé. On descend au parc, chéri ? Avant de rentrer ?

– J’ai cru que vous n’alliez jamais le proposer.

Je l’ai donc accompagnée jusqu’à Washington Square où, assis dans le brouillard frais de la nuit, on s’est tapé un pétard vite fait bien fait avant le dodo.

Bises, Ben

Je vais vous donner le temps de dresser un bilan. Ben a vingt et un ans de moins que moi – soit une génération, si vous tenez à considérer les choses sous cet angle-là. Mais, franchement, ce n'est pas dans mes habitudes. Mon premier partenaire, Jon, qui est mort en 1982, avait un an de plus que moi et, avec Thack, on n'avait que quelques mois d'écart. C'est vrai que, ces dernières années, je suis sorti avec des mecs dont on pourrait dire, euh... qu'ils n'ont pas encore atteint l'âge mûr. N'empêche, ça n'a jamais duré très longtemps. Tôt ou tard, ils m'assommaient un max à gloser sur leurs soirées de défonce au crystal ou sur l'importance culturelle du clébard de Paris Hilton. Et dans l'ensemble, je suis au regret de l'avouer, ils semblaient croire qu'ils me faisaient une faveur.

Avant Ben, je n'avais pas trop fréquenté les amateurs d'hommes mûrs, de daddies. Je savais que certains jeunes se tapaient des types plus vieux, mais j'avais toujours présumé que c'était principalement pour l'argent et le pouvoir. Or, Ben affirme avoir été attiré par les hommes plus âgés depuis qu'il a commencé à se branler devant des magazines – il avait douze ans et vivait à Colorado Springs. Il se rappelle qu'il rentrait de l'école à fond de train pour chercher dans le dernier *Sports Illustrated* de son père une photo de Jim Palmer en caleçon, vision qui le mettait en transe. Quelques années plus tard, dans la même revue, il est tombé sur un article parlant du Dr Tom Waddell, l'ancien décathlonien olympique à l'origine des Gay Games. Découvrir l'existence de ce sportif vieillissant et homosexuel a nourri chez lui l'espoir que certains des gars qu'il désirait le désireraient peut-être un jour eux aussi. Quand, ses études supérieures terminées, il s'est installé à San

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2018. N° 1344 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE